

Edmond BOELAERT, *La " philosophie bantoue " selon E.P. TEMPELS*

In Zaire, 1 (1947) 4, p. 387-398 -

Transcription et traduction: Herman LODEWYCKX, 12 mars 2022

LA PHILOSOPHIE BANTOUE "
selon
Le R. P. TEMPELS

Le R.P. Tempels a publié une étude dans la revue congolaise *Band* 1945-1946, qui a rapidement été traduite en français et publiée sous forme de livre. Peu de temps après, il est apparu - révisé, amélioré et mis à jour - comme le texte original de la bibliothèque Kongo-Overzee : *Philosophie bantoue*, De Sikkel, Anvers. Les citations données ici se réfèrent aux pages de ce dernier ouvrage.

I. - Principales thèses de l'auteur

1. Les Bantous ont leur propre idéal de vie.

" Les Bantous accordent la plus grande valeur dans leur vie à la force de la vie, au renforcement de la vie" (20). "Les Bantous s'efforcent d'améliorer leur vie" (23). "Augmenter ou préserver la force vitale est la raison et le sens de toutes leurs pratiques" (109). "L'âme bantoue aspire au renforcement de sa force vitale" (109). "Une réalité élevée exaltée vaut la peine d'être poursuivie avec tous les pouvoirs : la force vitale intense" (109). "L'attitude des Bantous face à la vie se concentre autour d'une seule valeur : la force vitale" (20).

2. Ce propre idéal est basé sur son propre concept d'être.

" Nous avons un concept statique de l'être, le leur est dynamique. Pour eux, la force est inséparable de l'être en tant que tel et donc ces concepts sont également inséparables dans la détermination de l'être " (25). "Pour eux, la force elle-même est plus qu'un accident nécessaire : pour eux, il est dans la nature de l'être d'avoir la force, d'"être" la force. "Être puissance" est la nature de l'être en tant que tel" (25). "Pour les Bantous, l'être est quelque chose qui est pouvoir" (26). "L'être, selon les Bantous, c'est le pouvoir. La force est indissociable de l'être" (29).

"Ils ont bien un concept d'être aussi bon que le nôtre, mais leur concept d'être inclut déjà le concept de force, il est déjà dynamique parce qu'ils voient la réalité de manière dynamique.... Leur concept de la réalité existante est simplement différent du nôtre ; l'idée de force est déjà dans le concept d'être, tout comme il est, selon eux, dans la nature de l'être d'être force" (26).

3. Les forces ou les êtres existants sont ordonnés selon leur rang de vie et de premier né.

D'abord vient Dieu, qui a le pouvoir par lui-même (33).

Sous Dieu vient le premier-né parmi les hommes, le lien supérieur entre Dieu et l'humanité (33).

Après les ancêtres de la tribu, tous les autres descendants sont classés en fonction de leur statut de premier-né. Ils constituent la ligne de vie (33).

Ensuite, en dessous d'eux, viennent les personnes vivantes... Encore une fois, ils sont disposés dans leur être même selon le premier-né et leur grade de vie (33).

Le premier-né d'un groupe humain est le lien entre les ancêtres et son peuple, et toutes les forces vitales inférieures, c'est-à-dire végétales ou organiques (*sic*), qui existent sur son sol, vivent ou croissent au service de son peuple (33).

Mais même à l'intérieur de chacune de ces classes inférieures de forces, il existe un classement selon la force de vie, le rang de vie ou le statut de premier-né (34).

4. Tout être (= toute force) est essentiellement dépendant de ses prédécesseurs.

" Dans la vision bantoue, les êtres créés, plus ou moins comme le Créateur et la créature, sont en relation intrinsèque les uns avec les autres" (31). "Les puissances individuelles ne sont pas autonomes, mais sont et restent essentiellement dépendantes des êtres premiers nés" (40). (40) "L'être humain vivant est en relation d'intériorité avec Dieu, avec ses ancêtres, avec ses clans, ses colocataires et ses enfants, avec ses biens, son sol, avec tout ce qui y pousse ou y vit, avec tout ce qui se trouve au-dessus ou au-dessous de son sol" (59).

Et "cette influence sur la vie demeure tout au long de la vie, puisqu'elle est *constitutive de l'essence même de l'être*" (66) = *puisque'elle est constitutive de l'essence même de l'être*, dit la traduction française (88). "Les Bantous ne peuvent pas concevoir l'homme comme un être indépendant et autonome" (64).

5. Les forces de la création, ainsi forgées les unes dans les autres, peuvent interagir selon des lois générales, fixes, immuables, métaphysiques (37).

" Dans la vision bantoue, les êtres créés, plus ou moins comme le Créateur et la créature, sont en relation intime les uns avec les autres. Selon eux, d'un être à l'autre, d'une force à l'autre, des influences peuvent émaner, des influences de créatures, qui ne sont ni mécaniques, ni chimiques, ni psychiques. Dans les forces créées, les Bantous supposent une causalité d'une force sur la nature intérieure, sur la nature même d'une autre force ou d'un autre être. Une force peut renforcer ou affaiblir une autre en interne. Cette causalité dans les êtres n'est pas une causalité surnaturelle, qui dépasserait les pouvoirs de la créature. C'est une causalité qui résulte de la nature même des créatures, et ces influences, influences de la vie, sont des influences très naturelles " (31).

" Ces lois sont les lois des effets des êtres, nous dirions de la causalité ou du lien de causalité ; jusqu'à présent, on appelait cela de la magie " (61).

6. Voici les lois de la causalité selon l'auteur (37)

1° Un être humain - vivant ou mort - peut directement renforcer ou diminuer l'être d'un autre être humain.

Une telle influence sur la vie est possible, et a nécessairement un effet, de la force vitale humaine première née ou plus forte sur la force vitale humaine seconde née ou plus faible.

Si cette influence de la vie n'a pas d'effet, c'est que la personne affectée possède une force vitale plus forte par elle-même ou par une force vitale extérieure plus forte, y compris Dieu ;

2° La force vitale humaine peut influencer directement les forces inférieures (animales, végétales ou minérales) de son être ;

3° Un être raisonnable (esprit, mort ou vivant) peut influencer indirectement un autre être raisonnable en exerçant une influence vitale sur une force inférieure (animée, végétative ou matérielle) et en faisant agir cette force sur l'autre être raisonnable.

Cette influence, elle aussi, fonctionnera nécessairement à moins que l'autre être raisonnable ne soit lui-même plus fort, ne soit renforcé par un être raisonnable plus fort, ou ne se protège par des forces vitales inférieures plus fortes que celles utilisées par l'ennemi.

7. Les lois fixes et immuables de la cognition pour les Bantous sont les critères de similitude, de rapprochement ou de mimétisme.

Il s'agit des "principes de connaissance des forces naturelles" (46), des "principes de la science naturelle" (47), des "lois générales de la physique bantoue" (81) (60). Mais, selon les Bantous, "l'esprit humain ne peut acquérir par lui-même la connaissance des êtres" (40). Elle est "transmise par les premiers nés et enseignée au moyen de la divination" (42). Car "la connaissance du concret est le domaine de l'incertitude, de la conjecture et de la supposition" (81).

II. - Critique

1. Les Bantous ont-ils leur propre idéal de vie ?

L'auteur affirme que les mots "force", "vie", "force de la vie" reviennent sans cesse dans la bouche des Bantous, qu'ils se souhaitent la force, qu'ils prient pour la force, qu'ils sont profondément préoccupés dans toutes leurs actions de renforcer et de sauvegarder leur vie.

Mais si telle est la preuve de l'idéal de vie bantou sur lequel repose toute leur attitude à l'égard de la vie et de la philosophie, quelle différence y a-t-il entre l'idéal bantou et le nôtre ? Ne nous souhaitons-nous pas constamment la santé, la force et une longue vie ? Ici aussi, les personnes en bonne santé mangent et les malades jeûnent pour préserver ou renforcer leur vie. Nous aussi, nous portons des médailles ou des mascottes.

Pour eux, comme pour nous, le premier instinct de tous sera probablement celui de la préservation de la vie. La vie est-elle autre chose que la capacité interne d'autoprotection et d'autodéveloppement ? Pour eux comme pour nous, la vie est instinctivement le premier bien. Et là où le noir et le blanc protègent instinctivement la vie, nous tendons nécessairement vers le même but : la perfection et le bonheur, ou le bonheur dans la perfection de notre être ou de notre vie.

L'homme noir l'exprime peut-être à sa manière : même chez nous le mot parfait n'est pas un "mot paysan", mais veut-il vraiment dire autre chose ? Son "désir ardent de la force de la vie" est-il autre chose que *l'irrequietum cor*, le cœur agité de l'Occident ?

2. Les Bantous ont-ils leur propre concept d'être ?

L'auteur commet ici deux erreurs fondamentales, qui sapent radicalement toute son argumentation philosophique et détruisent son affirmation de sa propre ontologie bantoue.

Pour toute la philosophie chrétienne occidentale, selon l'auteur, la force est un accessoire de l'être, alors que pour les Bantous, l'être est une force par nature.

Il nous avertit toutefois très soigneusement de ne pas trébucher sur les éventuelles lacunes de sa propre terminologie (17). Mais son intention est très claire ; il veut dire, sa thèse purement philosophique : pour nous il n'est pas dans la nature de l'être d'être puissance, pour les Bantous il l'est.

Il nous avertit également de ne pas trébucher sur la terminologie propre aux Bantous : "Les Bantous n'utilisent pas le terme général de force : ils pensent de manière très philosophique, mais parlent de manière concrète" (27). Cependant, il affirme ailleurs que c'est précisément ainsi qu'ils parlent " ontologiquement " (59).

Eh bien, pour l'ensemble de notre philosophie, l'être est bien une force, c'est la nature même de l'être, de tout être d'être une force, un principe d'activité, comme l'a souligné l'auteur, Mgr Cleire (26, n.) : la nature d'un être est cet être comme *principium operationis*. Pour l'ensemble de la *philosophia perennis*, le principe s'applique : *ens et actus convertuntur, esse et agere convertuntur*. Pour nous, comme pour les Bantous, " la force est inséparable de l'être en tant que tel ", " la force n'est pas un accident de l'être, elle est même plus qu'un accident nécessaire ". Il est dans la nature de l'être d'avoir du pouvoir, d'être le pouvoir. Le pouvoir d'être est la nature de l'être en tant que tel" (25). Pour nous, comme pour les Bantous, "être est quelque chose qui est force" (26).

La deuxième erreur fondamentale de l'auteur consiste à confondre le concept et l'être. Puisque l'être existant est une force, le concept d'"être" n'est pas encore le même que le concept de "force". Dans notre philosophie, tout être est un, vrai et bon, mais le concept de "bien" n'est pas encore inclus dans le concept de "un" ou "être". Prétendre que c'est le cas pour les Bantous, c'est tout simplement leur attribuer un esprit différent du nôtre, un esprit complètement différent. Une faculté de pensée dont, après tout, l'"être" en tant que fondement serait exclu de tout jugement.

Saint Thomas le dit très clairement " *bonum et ens sunt idem secundum rem* " (I, q. 5, a. 1 c.). Mais "*Ens secundum rationem est prius quam bonum. Ratio enim significata per nomen est id quod concipit intellectus de re, et significat illud per vocem. Illud autem est prius secundum rationem, quod prius cadit in conceptione intellectus* " (I, q. 5, a. 2 c.) : " le bien et l'essence sont un dans l'objet ", mais " dans la connaissance, l'essence précède le bien ". Car la compréhension indiquée par le nom est celle que l'intellect comprend de l'objet. Dans la connaissance, donc, vient en premier ce qui est saisi par l'esprit".

Mais cette question ne relève pas du simple thomisme ; elle est beaucoup plus profonde et touche aux fondements mêmes de la cognition humaine. L'auteur nie la première évidence de la raison. Il ne tente pas non plus d'apporter des preuves à l'appui de sa thèse.

Il est également inapproprié de dire que l'écrivain ne fait que reproduire la théorie des Bantous, sans juger s'ils se trompent ou non. Les Bantous n'ont aucune "théorie" sur la faculté de connaissance ou l'objet de la connaissance, et l'auteur dit explicitement qu'ils pensent ainsi.

Mais dans toute leur façon de parler, nous voyons les Bantous parler et penser comme nous. Pour eux aussi, l'adage de la connaissance s'applique : "*agere sequitur esse*" = le concept de force suit le concept d'être.

3. Ordre mondial clanique.

Il n'y a pas grand-chose à dire sur ce troisième point de l'écrivain. Il est tout naturel que les Bantous ordonnent les êtres qui les entourent sur le modèle de la famille et des clans. Même nous, qui parlons d'"empires", connaissons encore les familles dans la nature. Cette preuve d'ordre chez les Bantous est encore très imparfaite et loin d'être complète, surtout si l'on considère le règne végétal et minéral. Tout cet ordonnancement n'a pas grand-chose à voir avec la théorie de la force ou avec l'ontologie, et dans les récits bantous de la création, nous voyons Dieu en tenir très peu compte. L'écrivain avait cependant besoin de cet ordre pour arriver à sa théorie des influences sur la vie, dont il sera question plus loin.

4. On pourrait en dire autant de sa quatrième thèse sur la dépendance essentielle et permanente des êtres les uns par rapport aux autres, si des concepts philosophiques beaucoup plus importants, tels que la personnalité et la responsabilité, n'entraient ici en jeu. On peut effectivement supposer que les Bantous n'ont pas de concepts clairs d'indépendance, mais pas qu'ils ont des concepts faux comme ceux qui leur sont librement attribués ici. En tout cas, je n'ai pas encore entendu un Noir prétendre qu'un bananier ou une tortue dépendent directement du pouvoir d'un chef de clan et en vivent donc.

La prétention de l'auteur fait ici de tout être supérieur une *causa prima* en lui attribuant une puissance divine. Le seul exemple qu'il cite comme preuve de son explication semble être celui de la "renaissance", bien que son explication elle-même n'apporte pas beaucoup de lumière sur la question : "C'est par l'influence vitale profonde du mort sur le descendant que celui-ci s'individualise" (66).

5, 6. Quelles sont les influences des créatures ?

Selon l'Écrivain, la philosophie bantoue enseigne que les êtres s'influencent mutuellement d'essence à essence, d'une manière qui n'est ni mécanique, ni chimique, ni psychologique. Il appelle ces influences des êtres, ou plutôt des influences de la vie, car elles servent toutes à renforcer la force vitale humaine.

Pour un discours philosophique, la formulation de l'écrivain est ici vague et lisse. Cependant, si l'on examine honnêtement "la cohérence logique du système ontologique" (4), qu'il élabore pour les Bantous, on arrive aux affirmations étonnantes suivantes :

1° Toute activité des êtres a une influence sur la vie : " Toute maladie, toute blessure, tout malheur, toute souffrance, tout épuisement, toute fatigue, toute injustice ou tout échec, tout est considéré par les Bantous comme une réduction de l'être, comme une réduction de la force vitale " (22). "Chaque gain dans tout ce qui est au-dessus ou au-dessous de lui est, dans la vision bantoue, un renforcement de la vie, une croissance intérieure de l'homme lui-même. Chaque attaque... de tout ce qui lui appartient, de tout ce qui est lié intérieurement à sa force vitale, est une réduction de l'homme lui-même " (59). Toute action d'un animal, d'une plante ou d'une force naturelle a donc une influence sur la vie.

2° Toute influence sur la vie ne se fait que par l'homme. L'homme est la *causa efficiens* de tout ce que font ou subissent les animaux, les plantes et les minéraux. Car "ces forces existent en elles-mêmes" (32), mais "elles ne fonctionnent que grâce à l'influence vitale de l'homme vivant plus fort" (53). "Tout ce qui arrive à une telle force, qu'elle soit bonne ou mauvaise, ne peut - selon les Bantous - être attribué qu'à l'influence consciente ou inconsciente de la vie d'un être humain" (90, n.).

En fait, l'auteur va beaucoup plus loin, affirmant qu'un subordonné ne peut pas infliger de douleur ou de chagrin à son supérieur à moins qu'il ne soit rendu plus fort par une force vitale plus puissante" (22). L'esprit humain ne peut acquérir la connaissance des êtres par lui-même (40), mais seulement par l'intermédiaire des premiers-nés et des devins (42). Car "selon la conception bantoue des êtres, il est métaphysiquement impossible qu'une vie moindre diminue une vie plus grande" (91).

On se demande en vain ce que peut signifier que les êtres inférieurs sont des forces, des principes d'activité, s'ils ne peuvent pas agir eux-mêmes ?

3° Toute influence de la vie se produit de manière non physique. L'auteur utilise parfois le mot "magique", bien qu'il le trouve mal choisi. L'intention est que toute influence de la vie, donc toute action, se produise d'être intérieur à être intérieur, d'essence à essence, sans l'aide de moyens physiques, par une causalité un peu semblable à celle de Dieu sur la créature (31).

Il ne faut pas se laisser séduire par les mots "directement" et "indirectement" utilisés dans la formulation des lois de causalité. Apparemment, ils signifient seulement "sans ou avec une dérivation". A peut renforcer une plante supra-physiquement. Cela a une influence directe sur la vie. S'il dirige ensuite cette plante améliorée de manière supra-physique vers B, l'effet de A sur B est "indirect". "Le bwanga n'a pas d'effet thérapeutique direct sur une blessure, par exemple, mais il renforce directement notre moi, notre force vitale" (21).

Toute causalité physique est donc ici éliminée. Même comme causalité instrumentale, car ce que nous appellerions des moyens physiques, pour le Bantou de l'écrivain ne sont pas des "moyens", mais seulement des critères de connaissance.

Les Bantous doivent être des gens extrêmement illogiques s'ils continuent à manger, à boire, à "construire des maisons, à aménager des jardins ou à effectuer tout autre travail matériel sur la base d'une telle théorie". Ce ne sont pas des moyens de protéger ou d'améliorer leur vie. Pour cela, leur volonté de puissance est nécessaire et suffisante... Ou ces Bantous jugeraient-ils différemment de ce que l'écrivain veut dépeindre ? Accepteraient-ils peut-être qu'ils puissent blesser quelqu'un avec une flèche, et qu'ils aient besoin d'un couteau pour couper, d'une maison pour s'abriter, de nourriture pour se nourrir ?

Cependant, l'écrivain est très formel sur ce point : " Ils n'ont pas d'autre vision du monde que celle de la philosophie des forces " (102). "Le savoir des Bantous n'est pas double. Ils n'ont pas de philosophie des forces en dehors d'un champ de connaissances critiques " (102). " Nous concluons à la causalité selon notre connaissance des êtres, les noirs selon la philosophie des forces et des influences des êtres " (102).

7. Comment les Bantous le savent-ils ?

Ici aussi, l'auteur est vague et confus. Tout d'abord, il tente d'intégrer sa théorie de la connaissance à sa théorie générale de la force : "le Bantou a bien le pouvoir de connaître" (40) mais seulement sous l'influence des premiers-nés (40). " Sans les anciens, les jeunes ne pourraient acquérir aucune connaissance des êtres, aucun aperçu ontologique de la nature des

êtres " (40). Cette connaissance leur est donnée par les premiers-nés et leur est enseignée par la divination" (42).

Les jeunes adoptent cette philosophie sur l'autorité des anciens (crédibilité externe) et parce qu'ils sont quotidiennement conscients des forces cachées de la nature, qui parfois fonctionnent et parfois ne fonctionnent pas" (42-43).

Lorsqu'il s'agit de savoir quelle force particulière a exercé ou doit exercer une influence sur la vie, on entre, selon l'auteur, dans les sciences naturelles. Et il y a là "quelques lois générales, quelques principes" (46) "des lois générales de leur physique, de leur physique, des critères pour connaître la nature et l'influence de certaines forces" (48).

Ces critères généraux sont l'égalité, le contact et le geste. Si l'on voit qu'une force ressemble à une autre, ou est liée à une autre, alors on sait que cette force est utile. Un geste me dit que la force vitale s'exerce (46-47).

Mais ces critères ne sont pas suffisants pour que le Bantou ordinaire, normal, sache quelle force a agi ou devrait agir dans un cas particulier. "C'est là que la divination entre en jeu" (48).

Toutes les connaissances philosophiques et physiques (?) des Bantous relèvent donc de la tradition et de la divination, selon l'écrivain.

Nous pouvons maintenant réfuter leur science naturelle (9), mais cela ne touche pas leur philosophie (9), car pour les Bantous, il reste la question réelle de la vraie, de la cause ontologique" (10) des faits, dit l'écrivain. Peut-être veut-il parler de la cause morale, qui est également sollicitée par nous, lorsque l'on demande pourquoi toute cette souffrance doit toucher quelqu'un, ou lorsque l'on prétend que la guerre nous tombe dessus à cause de nos péchés. C'est la cause que Jonas entendait lorsqu'il disait aux marins : "Jetez-moi à la mer et la tempête s'éloignera de vous, car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête s'est abattue sur vous". Mais ensuite, il nous fait passer d'un ordre de causes à un autre.

III. - Considérations finales

Ce que l'écrivain voulait et a réalisé.

L'auteur voulait nous donner "un exposé complet de la philosophie des Bantous" (19), et "prouver que cette philosophie régit et explique réellement tous les faits et gestes des Bantous" (19). Il voulait connaître (6) et juger (7) cette philosophie pour préserver le bien, la christianiser comme l'arme forte contre la magie " (9, n.).

Le fait que les Bantous auraient une philosophie n'est pas mentionné ici. En tout cas, l'auteur n'en a pas apporté la preuve : il n'a cité aucune affirmation ou raisonnement philosophique d'un philosophe bantou.

Il résume le système philosophique, qu'il tente lui-même de construire à partir de leurs actions, au concept de base de "force vitale" et aux concepts associés de "grade de vie, croissance de vie et influence de vie" (72). Il juge lui-même ce système de manière très stricte.

Tout ce qui est "magie", influence de la vie, il l'appelle "déductions erronées" (112), "applications erronées" (104), "abus" (99), "dégénérescence et déviation" (109), "sagesse bantoue dégénérée" (108).

À ses yeux, seule " la philosophie antérieure, plus correcte, plus saine, qui n'acceptait pas les influences de la vie " (42), trouve grâce. Il oppose lui-même cette philosophie antérieure à la philosophie contemporaine des Bantous (42) et semble parfois affirmer que cette philosophie antérieure était semblable à la nôtre : "Les Bantous d'aujourd'hui ont une philosophie différente de la nôtre" (17). Ailleurs, cependant, il semble supposer que "la croissance intérieure des êtres" est "le seul fondement de l'évolution possible" (106), "la seule chose qui les rende humains et qui puisse servir de base à une véritable civilisation supérieure qui leur soit propre" (108).

Mais cette croissance intérieure des êtres n'est-elle pas une philosophie, une philosophie complète de la vie ?

Et en tant que noyau sur lequel doit être construite la seule vraie civilisation bantoue (6), cette affirmation est également très incertaine. L'auteur lui-même l'appelle "dans l'ordre scientifique naturel et rationnel, une simple hypothèse" (113), "une chimère" (112).

On peut donc se demander, à juste titre, ce que l'auteur a réellement réalisé.

Toute son argumentation repose sur une supposée contradiction entre les conceptions occidentales et primitives de l'être. "C'est ici, je pense, que réside la grande différence entre les conceptions occidentales et celles des Bantous et des primitifs" (24), dit-il en faisant référence à la "compréhension dynamique" de l'être chez les Bantous.

Et l'ensemble de l'argumentation se développe comme une explication exclusive des pratiques magiques et des croyances des Bantous, comme si celles-ci constituaient réellement l'ensemble de la vie et de l'esprit bantous.

Personne ne contestera que les Bantous soient très superstitieux et " dans les moments d'adversité, de danger ou de souffrance, ils recourent facilement à des pratiques magiques " (2), mais l'écrivain part de ce qu'il aurait dû prouver, où il dit que cette action humaine générale logique des primitifs postule une pensée humaine logique (3), une philosophie profonde, englobante, une conception claire, pleine, positive, intellectuelle de l'univers " (3). Toutes les vues et actions du primitif ne sont pas magiques. S'il était vraiment convaincu qu'un "remède" n'est pas un remède, mais un simple *signum*, ou qu'un tel remède n'a aucun effet physique, il ne panserait pas une plaie, ne mettrait pas la hache sur la racine, ne s'abriterait pas sous un toit, ne mettrait pas de nourriture dans sa bouche et ne frapperait pas pour blesser.

S'il était vraiment convaincu qu'une seule volonté suffit à influencer la vie et qu'il essayait de vivre selon cette volonté pendant une heure, il aurait perdu son dernier esprit. Non, les primitifs peuvent continuer à vivre, malgré leur magie, parce que la croissance excessive de la superstition n'a pas éclipsé leur raison naturelle.

Si l'auteur affirme ainsi qu'"avec la théorie des forces tout devient clair, simple et logique" (34), c'est le contraire qui est vrai. Priver les Bantous de leur magie n'est pas un "meurtre spirituel, général" (8), mais un salut.

La croyance en la magie est un produit de l'imagination, fermement ancré et renforcé par la psychologie de masse et la tradition. Les lois de l'imagination, telles qu'elles sont décrites en psychologie expérimentale, sont précisément les lois que l'auteur identifie comme les critères de la connaissance bantoue. La connaissance de l'esprit et la logique sont des travaux intellectuels.

E. BOELAERT, m. s. C.